

Yasumi KOBAYASHI

Le Meurtre
de
Clara

Traduit du japonais par
Alice HUREAU

Titre original : *Clara Goroshi*

© Yasumi KOBAYASHI, 2016

© LES ÉDITIONS D'EST EN OUEST, 2022 pour la traduction française.
Édition française publiée avec l'autorisation de Tokyo Sogensha Co., Ltd.,
par l'intermédiaire du BUREAU DES COPYRIGHTS FRANÇAIS, Tokyo.

ISBN : 9782957260744

Sommaire

Personnages principaux	p. 5
Le Meurtre de Clara	p. 7
Postface sur E.T.A. Hoffmann par Yasumi Kobayashi	p. 245

Personnages principaux

Ken IMORI, doctorant qui rêve souvent du Pays des Merveilles

Klara ROTEN, jolie jeune fille en fauteuil roulant dont la vie est en danger

DROSSELMEIER, professeur d'université et oncle de Klara

Hayato MOROBOSHI, écrivain et connaissance de Klara

Retsu SHINDÔ, femme intelligente aidant IMORI dans son enquête

*

Bill, lézard qui parle, habitant du Pays des Merveilles

Clara, fille du médecin consultant STAHLBAUM

DROSSELMEIER, juge à la haute cour de justice

Mademoiselle de SCUDÉRY, vieille écrivaine intelligente enquêtant aux côtés de Bill

SPALLANZANI, professeur de physique et inventeur

Nathanael, élève de SPALLANZANI

Olympie, automate créé par SPALLANZANI

COPPELIUS, avocat

COPPOLA, marchand de baromètres/le marchand de sable

Marie, Pirlipat, Serpentine, amies de Clara

— Je suis perdu ? se demanda Bill à haute voix.

Il avait murmuré ces mots sous forme d'une question, mais à vrai dire, il ne s'en posait pas. Il était bel et bien perdu.

— Il ne manquait plus que ça !

Ses paroles ne trahissaient pourtant aucune panique. C'était normal : au Pays des Merveilles, les problèmes étaient monnaie courante et Bill en causait chaque jour entre cent et mille. Se perdre était embêtant, mais il était habitué à ce genre de désagrément.

Sans la moindre inquiétude, il chercha le chemin du retour, promenant son regard de tous côtés.

Bon... Quand on est perdu, il faut respirer un bon coup. Et puis d'abord, pourquoi je suis perdu ? Je sais ! Parce que j'ai perdu mon chemin. Mais pourquoi j'ai perdu mon chemin ? Ah ! C'est parce que je marchais sur un chemin.

Tiens tiens, on dirait que je vais bientôt découvrir le fin mot de l'histoire !

Mais alors, pourquoi je marche sur un chemin ? Ah, je voulais aller chez le Lapin Blanc. Mais pourquoi ? Ah oui, c'est parce que je voulais lui parler.

Et voilà, j'ai trouvé pourquoi je me suis perdu ! Il faut que je supprime cette cause et mon problème sera résolu !

Bon. Mon erreur est d'avoir voulu discuter avec le Lapin Blanc. Alors il suffit que j'arrête d'en avoir envie.

Bill regarda tout autour de lui.

Tiens ? C'est curieux.

— Je n'irai pas tailler une bavette chez le Lapin Blanc ! dit-il tout haut. Ah mais, j'y pense, c'est quoi une bavette ?

Malheureusement, la situation fut bien loin de s'améliorer.

J'ai supprimé la cause, mais j'ai toujours mon problème sur les bras. Qu'est-ce qu'il faut faire dans ces cas-là ?

Il essaya de se mettre à la place d'Imori. C'était un jeune homme très malin, son avatar dans l'autre monde.

Il faut que je retrouve l'endroit où je me suis perdu. En y retournant, plus de problème !

Si je me suis égaré, c'est que quelque part, j'ai choisi la mauvaise route. Je vais retourner là où les chemins se séparent et repartir de là.

Ouah, qu'est-ce que je suis intelligent ! J'arrive à réfléchir avec logique ! Grâce à ça, je n'aurai pas de mal à retrouver mon chemin !

Euh, mais où est-ce que je me suis trompé ? Je dois me souvenir du trajet entre chez moi et chez le Lapin Blanc...

Bill ferma les yeux et visualisa l'itinéraire entre les deux maisons.

C'était un sentier direct sans le moindre embranchement. En plus, les habitations n'étaient qu'à une minute à pied l'une de l'autre pour un lézard tel que Bill. En ouvrant sa porte, il tombait nez à nez sur celle du Lapin Blanc. Même un idiot ne pouvait pas se tromper.

Ah non, moi je me suis perdu, donc il y a au moins un idiot qui s'est trompé !

— Comment m'en sortir ? Le trajet est tellement simple que je ne sais pas où j'ai fait une erreur !! fit Bill, perdant son sang-froid.

Mais comme il avait très peu de sang-froid, ce n'était pas si grave que ça.

Je ne sais pas quoi faire !

Pris de panique, il réfléchit avec son flegme habituel. C'est-à-dire aucun.

Je dois rebrousser chemin. Je suis sûr qu'Imori dirait « c'est tout à fait logique ! »

Au fait, d'où je viens ?

Bill le lézard regarda autour de lui.

Il n'y avait aucun chemin. Ou plutôt, il n'y avait que ça. Une multitude de chemins sinueux s'entrelaçaient comme les mailles d'un filet. Les sentiers étaient si nombreux et enchevêtrés qu'ils ne remplissaient plus leur fonction, ce qui équivalait à dire qu'il n'y en avait pas.

Comment j'ai bien pu arriver là ? Bizarre d'avoir pris un chemin si compliqué...

Bill s'efforça de fouiller dans sa mémoire. Mais il se rappelait la minute précédente, tout au plus, et à ce moment-là, il était déjà perdu.

Qu'est-ce que je dois faire ? M'asseoir ici et attendre de l'aide ? Ou marcher en espérant m'en sortir tout seul ?

Dans ce genre de situation, je crois qu'il vaut mieux garder ses forces et rester où on est.

Ah, mais ce n'est pas parce que j'attends que les secours viendront. Parce qu'au Pays des Merveilles, il n'y a pas de secours. Personne ne remarquera mon absence. Seule Alice peut m'aider, mais elle s'entend si mal avec les gens d'ici que même si elle dit à quelqu'un que j'ai disparu, pas sûr qu'il fasse circuler l'information.

Dans l'immédiat, Bill, paniqué, décida de marcher.

Au début, il avança sans grande conviction le long du chemin, mais il le jugea d'un tel ennui qu'il se détourna du sentier pour couper tout droit. Il fit simplement comme s'il n'y en avait pas. À peine eut-il pris cette décision que ce labyrinthe gigantesque et extraordinaire se transforma subitement en Grandes Plaines. Ses chances d'être sauvé n'en augmentèrent pas pour autant, mais se croire en voyage dans les Grandes Plaines était plus agréable que d'être perdu dans un labyrinthe.

Tout en marchant, Bill remarqua que le sol était boueux.

Ses empreintes y restaient imprimées.

Avait-il plu ? Quelqu'un avait-il pleuré ? Sur Terre, on considérerait d'abord la pluie, mais au Pays des Merveilles, une crise de larmes et c'était l'inondation.

Bill hésita : devait-il poursuivre en terrain sec ou en terrain boueux ?

Pourquoi se limiter à ces deux directions ? Parce ce que c'étaient les seules qui se présentaient à lui. En tout cas, le ciel était nuageux, sans aucun autre indice expliquant l'humidité du sol.

Après quelques secondes d'hésitation, il opta pour le terrain boueux.

C'est rigolo de laisser des traces dans la boue ! Sur le sec, je serai juste perdu et triste, sans rien pour m'amuser !

Il pataugea bruyamment dans la gadoue.

Les projections étaient telles que son corps tout entier fut couvert de taches, dont il n'avait que faire.

Peu à peu, ses pattes s'enfoncèrent profondément. Le simple fait de les retirer exigeait une énergie considérable. L'eau boueuse s'engouffrait dans les trous créés par ses pattes.

La vue de l'eau lui rappela sa soif.

Je me demande si elle est buvable...

Elle était si trouble qu'elle n'avait pas l'air potable. Mais Bill était un lézard. Il pouvait avaler de l'eau boueuse.

Il la renifla.

Pouah !!

C'est l'eau des égouts ! Je n'en veux pas, sauf si je n'ai pas le choix.

Bill secoua la tête et se remit à crapahuter dans la boue.

Il s'enfonça jusqu'aux genoux.

Oh, c'est marrant ! Je savais bien que les bêtes sauvages étaient faites pour ça !

Il finit par s'enfoncer jusqu'aux hanches. La consistance de l'eau était maintenant plus liquide que pâteuse, mais peu visqueuse. La quantité d'eau avait augmenté et elle était désormais assez boueuse.

Bill avança vers une zone liquide.

À présent, c'était plus un marais qu'un terrain boueux.

Bill progressa tout en s'amusant.

L'eau lui arrivait jusqu'au cou. Elle se faufila dans sa bouche.

Beurk ! Ça pue !!

Il la recracha, mais pour la recracher, il ouvrit la bouche, si bien que l'eau y pénétra de plus belle. Plus il crachait, plus l'eau pénétrait dans sa bouche grande ouverte. Au

final, il n'eut d'autre choix que d'avalier l'eau à grandes gorgées.

Glou, glou, glou !

Même s'il avait soif, il y avait une limite à ce qu'un lézard pouvait ingurgiter. D'autant que l'odeur était nauséabonde. Bill fit une petite pause.

L'eau afflua dans sa trachée.

Glou, glou, glou !

Il se mit à tousser.

Mais il avait toussé dans l'eau, alors le liquide envahit rapidement ses poumons.

Glou, glou, glou !

À ce stade, il comprit que la situation empirait. Il était un reptile. Contrairement aux tritons et aux salamandres, à qui il était apparenté, il ne pouvait pas respirer sous l'eau. S'il essayait, il s'étoufferait et se noierait.

Je ne veux pas mourir !

L'instinct de survie lui donna une idée.

Il se dressa sur la pointe des pieds et sa bouche émergea légèrement hors de l'eau.

Il toussa à deux ou trois reprises : l'eau sale qu'il rejeta par la bouche fit des ronds dans l'eau.

Enfin, l'air s'engagea dans ses poumons. Mais son odeur pestilentielle à la surface des eaux usées fit grimacer Bill.

Oh là là, j'ai failli mourir ! J'ai oublié que je ne peux pas respirer dans l'eau, il faut que je fasse plus attention !

Il regarda à nouveau aux alentours.

Le ciel occupait la moitié de son champ de vision. Un ciel lourd, couleur de plomb, sans la moindre trouée bleue. Il était d'une seule et même luminosité, rendant indétectable la position du soleil. Bill savait qu'il ne faisait pas nuit, mais était-ce le matin, le midi ou le soir, il n'en avait aucune idée.

Dans la seconde moitié de son champ de vision, il y avait les eaux usées. De faibles remous en agitaient la surface marron foncé. Le reflet du ciel plombé ondulait doucement. Mais l'eau ne semblait pas s'écouler.

Bill ne trouva aucun repère pour s'orienter.

Il réfléchit.

Ah oui ! La direction du vent peut m'aider à me repérer ! On dirait qu'il n'y en a pas, mais si ça se trouve, il y a une petite brise. Euh, comment on fait pour trouver d'où il vient, déjà ? Dans mes souvenirs, il faut se lécher le doigt.

Ce qu'il fit.

Pouah !

Il patienta un moment, se léchant le doigt avec vigueur. Mais il eut beau répéter l'opération, il n'apprit pas pour autant la direction du vent.

Si ça avait été de la boue, j'aurais pu aller là où c'est liquide, mais avec de l'eau, je ne sais pas quoi faire ! Ah mais... du liquide et de l'eau, c'est pareil ! Si c'est liquide, c'est qu'il y a plein d'eau, alors je n'ai qu'à aller là où c'est plus profond !

Tout fier de son ingéniosité, Bill prit cette direction.

Après une dizaine de pas, l'eau atteignit à nouveau sa bouche. Il se laissa descendre un peu, et quand ses pointes de pieds touchèrent le fond, il leur donna une forte impulsion. Grâce à cela, il flotta légèrement et sa bouche sortit hors de l'eau.

Au bout de plusieurs inspirations il trouva l'astuce : il fallait respirer quand sa bouche était hors de l'eau et expirer dans l'eau. Ainsi, il ne s'étoufferait pas. Le mouvement inverse lui causa une douleur atroce, mais à force d'entraînement, il parvint à respirer.

Bill reprit sa marche.

Il respirait parfaitement en repoussant le fond de l'eau à chaque pas.

Il progressa petit à petit vers un endroit plus profond sans trop sortir la bouche de l'eau. Il inspirait dès qu'elle sortait, mais souvent, il avalait aussi de l'eau par le nez. Au bout d'un moment, sa bouche ne sortit plus du tout de l'eau.

Il avança, retenant sa respiration pendant plusieurs dizaines de secondes. Ses yeux n'émergèrent plus à la

surface. Il les ouvrit bien grand dans l'eau sale, mais elle était si trouble qu'il n'y vit rien du tout.

J'ai mal ! Je retiens ma respiration depuis longtemps ! Mais je ne peux pas respirer sous l'eau. Je suis un lézard. Si j'essaye, je vais mourir. Ah, mais si je ne respire pas, je vais mourir aussi ! Comment faire ? Je ne veux pas mourir ! Je ne reverrai plus Alice !

Bill chercha une solution. Le manque d'oxygène lui embrumait l'esprit, mais alors que ses forces commençaient à l'abandonner, il eut enfin une idée.

Je peux respirer si je garde la tête hors de l'eau ! Il faut que je nage !

Bill évolua avec facilité dans l'eau des égouts.

Je dois aller là où c'est encore plus profond !

Il nagea durant des heures vers le large. À chaque coup de fatigue, il faisait la planche.

Les minutes s'écoulèrent, jusqu'à en perdre toute notion du temps et toute orientation. Il se contentait d'alterner périodes de nage et de repos, inlassablement.

J'ai faim !

Bill regretta de ne pas avoir apporté à manger.

Tant pis. Je ne peux rien y faire.

Il était épuisé.

Et sans s'en rendre compte, il s'endormit.

À son réveil, il se retrouva sur une plage.

Il y a de l'eau partout devant moi. Elle n'est pas très sale et n'a pas non plus d'odeur.

Bill approcha son visage de l'eau et la goûta du bout de la langue.

Elle est plutôt propre !

Il regarda autour de lui.

C'était un ciel d'azur où flottaient des nuages blancs. Une chaîne de montagnes abruptes s'étendait, parsemée de nuages à ses sommets. Sur la terre, une étendue d'herbe verdoyante où voletaient des papillons et soufflait la brise.

Au loin dans la prairie, Bill aperçut des points blancs. En regardant bien, on aurait dit des herbivores. Ils mâchaient de l'herbe, couverts d'un soyeux pelage blanc, avec des cornes pour certains. Leurs cris étaient insupportables. Plusieurs étaient accompagnés d'un petit, aspirant les mamelles pendantes sous leur ventre.

Je sais ! Ce sont des mammifères qui allaitent !

Bill se réjouit de sa sagacité.

Puis il vit un mammifère différent de ces bêtes blanches.

Il venait vers lui assis, comme monté sur une machine lui servant de moyen de locomotion.

Bill décida d'attendre la venue de cet être.

Petit à petit, il distingua nettement sa forme.

C'était un humain, comme Alice. Une jeune femme de la même couleur de peau. Sa chevelure était blonde, ses yeux, son nœud dans les cheveux et ses vêtements étaient bleus.

— Bonjour, Monsieur le lézard, dit la jeune fille.

— Bonjour, Madame l'humaine, répondit Bill. Tu viens de me parler en allemand ?

— Je n'en sais rien. Mais c'est possible. Toi, tu parles en quelle langue ?

— En anglais, normalement. Ou peut-être en japonais. J'ai décidé de ne plus y penser.

— Ah oui ? Alors je vais faire comme toi.

— C'est quoi ton véhicule ? demanda Bill.

— Un fauteuil roulant. Un lézard, ça n'en utilise pas, hein ?

— Tu m'as appelé « Monsieur le lézard » juste avant, c'était très poli, mais là, tu viens de dire « un lézard ». Ce n'est pas très poli !

— Je suis désolée. Je ne parlais pas de toi, mais des lézards en général.

— Moi aussi, quand je parle des humains en général, je peux dire « un humain » ?

— Bien sûr, Monsieur le lézard.

— Là, ça veut dire les lézards en général ?

— Non, juste toi, Monsieur le lézard.

— Moi ? Mais je ne m'appelle pas « lézard », Madame l'humaine.

— Pourtant, tu en es bien un ?

— Oui, mais c'est bizarre d'être appelé « Monsieur » juste avant le nom de mon espèce, Madame l'humaine.

— Tu as raison, Monsieur le lézard.

— Oui. Tu le fais exprès, Madame l'humaine ?

— Évidemment. Mais toi aussi, Monsieur le lézard.

— Qu'est-ce que je fais exprès, Madame l'humaine ?

— M'appeler « Madame l'humaine ».

— Ah bon ? Tu n'en es pas une ?

— Hein ? fit la jeune fille, un peu perdue. Je n'ai pas dit ça, je trouve juste étrange d'être appelé « Monsieur » ou « Madame » devant le nom de notre espèce, comme toi, Monsieur le lézard.

— Ah, d'accord. Alors comment faire pour que tu arrêtes, Madame l'humaine ?

— Si tu préfères, j'arrête. Mais c'est délicat car je ne connais pas ton nom.

— J'en ai un ! Je m'appelle Bill, Madame l'humaine.

— Merci, Bill. Tu sais, moi aussi, j'ai un nom.

— C'est vrai ? Incroyable ! Tu es comme moi, tu as un nom, Madame l'humaine !

— S'il-te-plaît, appelle-moi par mon nom.

— Ah, d'accord, mon nom.

— Mais non ! Mon nom à moi ! Je m'appelle Clara.

— Ah, d'accord. Dis, ton véhicule, ton fauteuil roulant, il est facile à piloter ?

Clara sembla un peu triste.

— Ça va. Mais je préférerais ne pas en avoir besoin.

— Pourquoi tu l'utilises quand même ?

— Je vais tout t'expliquer, annonça un vieil homme derrière Clara.

— Oh ! Monsieur le grand-père ! Tu es là depuis quand ? s'exclama Bill.

- Depuis le début.
- Je ne t'avais pas vu !
- Lézard, de là où tu es, tu as des angles morts. Le dossier du fauteuil roulant est haut et toi, tu es petit.
- Ah bon. Je ne savais pas. Je ferai attention à l'avenir.
- Grand-père est doué pour fabriquer et réparer tout un tas de choses. C'est lui qui a fait ma chaise roulante, expliqua Clara.
- Lézard, que fais-tu là ? demanda le vieil homme.
- Je n'en sais rien. Je me suis perdu et à force de marcher dans la boue, j'ai fini dans la mer. C'est sûrement les larmes de quelqu'un.
- Je ne comprends pas. Il n'y a pas de mer ici, mais un lac.
- Vraiment ? Comment tu le sais ?
- Goûte. L'eau n'est pas salée.
- C'est vrai !! Et qu'est-ce que ça prouve ?
- Que ce n'est pas la mer, dit Clara.
- Ah non ?
- Tu viens de constater par toi-même que ce n'était pas salé, Bill.
- Ah oui, je m'en souviens. Si ça avait été il y a cinq minutes, j'aurais déjà oublié.
- Donc, c'est un lac.
- Ah oui ? Quand on oublie au bout de cinq minutes, c'est un lac ?
- Inutile d'essayer d'avoir une discussion sérieuse avec lui, Clara, dit le vieil homme avec un regard méprisant.
- Quoi ? Vous ne voulez pas m'expliquer ?
- C'est la vérité. Nous sommes au beau milieu d'une chaîne de montagnes de mille deux cents kilomètres de long. Il ne peut pas y avoir de mer.
- Ah bon ? Je ne savais pas qu'il pouvait y avoir autant d'eau ailleurs que dans la mer !
- Dans cette chaîne de montagnes, il existe même un lac de six cents kilomètres carrés. À ce qu'il paraît, son nom permettrait de faire un jeu de mots vulgaire en japonais.¹

¹ La prononciation japonaise du lac Léman (*reman-ko*) peut en effet évoquer le sexe féminin.

— D'accord. C'est important, je vais le noter, dit Bill en se tripotant un peu partout.

— Bill, que fais-tu ?

— Je cherche mes poches.

— Pourquoi ?

— Ben, pour prendre des notes, j'ai besoin de mon carnet et mon crayon !

— Mais pourquoi ?

— J'ai la mémoire courte.

— Non, je veux dire, pourquoi tu cherches tes poches alors que tu ne portes pas de vêtements ?

— Ah ? Qui ça ?

— Toi, Bill.

— Quoi ?! Oh, je suis nu devant une dame !

— Ce n'est pas grave. Tu es un lézard.

— Ouf, soupira Bill. J'ai toujours été nu devant Alice, j'ai cru que je devais m'excuser... Mais ?

— Quoi ?

— Quelqu'un n'a pas dit qu'il expliquerait quelque chose ?

— Si, grand-père a dit qu'il raconterait pourquoi je suis en chaise roulante.

— Ah oui ! Raconte-moi vite !

— Comment m'y prendre ? réfléchit-il, bras croisés. Non, l'expliquer à un lézard aussi idiot ne sert à rien.

— S'il te plaît, grand-père.

— En réalité, Clara peut marcher.

— Ah ? Donc vous m'avez menti quand vous avez dit qu'elle ne le pouvait pas ? Vous avez dit ça quand ?

— Nous ne t'avons rien dit, s'agaça le vieil homme. En clair, le corps de Clara est terminé, mais il me reste quelques réglages à faire.

— Cette machine sert à quoi ?

— Un fauteuil roulant remplace les jambes, lézard.

— Il peut sautiller ? Enfiler des baskets ?

— Tu poses bien trop de questions. Je vais t'en poser une

à mon tour.

— D'accord, tout ce que tu veux.

— Qui es-tu ?

— Bill.

— Je ne te demande pas ton nom. Je veux connaître ta véritable identité.

— Euh... Comment ça ?

— Tu es de quelle espèce ?

— Je ne suis pas sûr, mais je crois que je suis un lézard.

— D'où viens-tu ?

— De la mer... non, du lac.

— Tu n'es pas un animal aquatique.

— Un quoi ?

— Tu n'es ni un poisson ni un amphibien.

— Je sais.

— Les lézards ne vivent pas dans l'eau.

— Merci, je le sais aussi.

— Tu ne vis pas dans le lac, que je sache !

— C'est vrai. Parce que je ne peux pas respirer sous l'eau.

— Où habites-tu ?

— Euh... Près de chez le Lapin Blanc.

— J'ignore où ça se trouve.

— Près de la maison du Lièvre de Mars et de celle du Chapelier fou.

— On y rencontre d'autres fous comme toi ?

— Des tas !

— Cet endroit n'est pas la Terre, n'est-ce pas ?

— Non. C'est l'autre moi, Imori, qui y vit.

— Je vois. Ainsi, tu connais la Terre, dit le vieil homme en attrapant la tête de Bill. Laisse-moi jeter un œil là-dedans.

D'une manière mystérieuse, il sépara habilement la tête de Bill de son torse.

— Clara, regarde cette structure cérébrale, elle est simplissime.

— Parce que c'est un lézard, non ? dit-elle en observant son cerveau.

— Évidemment. Même si j'ai du mal à croire qu'avec ça, il arrive à parler, dit-il en continuant à démonter le cerveau de Bill.

— Son avatar est sûrement très intelligent.

— Possible. Nous savons que ce lézard ne vient ni d'ici ni de la Terre.

— Alors d'où vient-il ?

— Nous ignorons même si ce lieu a un nom.

— Comment a-t-il pu arriver jusqu'ici ?

— Les frontières de notre monde sont plus fragiles qu'on ne le croit. Il a dû les franchir par hasard.

— Un passage se serait ouvert entre les mondes ?

— Peut-être, temporairement. Il s'est sûrement déjà refermé, expliquant pourquoi ce lézard est seul ici. Mais... réfléchit le vieil homme.

— Quoi ?

— Nous pourrions peut-être nous servir de lui. Le démonter et le jeter serait regrettable.

Il remonta le cerveau de Bill et emboîta sa tête sur son corps.

— Ouah ! Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

— Je voulais t'améliorer, mais j'ai renoncé.

— C'est quoi le mieux, m'améliorer ou pas ?

— Les deux sont sans intérêt.

— Alors peu importe, non ?

— Comment s'appelle le monde d'où tu viens ?

— Le Pays des Merveilles, je crois.

— Ton avatar, tu as dit qu'il s'appelait Imori. Il est sur Terre ?

— Oui.

— Fantastique ! Nous irons te voir là-bas. Mais d'abord, tu veux bien nous parler d'Imori ?

— Je peux vous poser une question ? demanda Imori à Drosselmeier en entrant dans son bureau.

— Crois-tu que j'aie le temps de répondre à tes questions idiotes ?

— Pour savoir si elle est idiote, vous devez d'abord l'entendre.

— Tu es bien sûr de toi. Je t'écoute.

— Vous êtes bien le professeur Drosselmeier ?

— Je viens de te le dire. Je n'imaginai pas que ton interrogation puisse être aussi bête.

— Ce n'est pas une simple vérification, mais une vraie question. Comment faites-vous pour passer d'un monde à un autre ? Vous et Klara ?

— Toi aussi, tu es présent dans les deux mondes, non ?

— Je ne passe pas de l'un à l'autre. Bill et moi sommes deux êtres distincts.

— Bien que vous partagiez des souvenirs identiques ?

— Nous ne sommes pas la même personne. Nos apparences, nos compétences et nos caractères n'ont rien à voir.

— Moi, je ne vous trouve pas si différents.

— Ça fait plaisir... dit Imori, choqué. Mais au moins, je suis un humain et lui, un reptile. Vous, vous restez Drosselmeier. Ici et là-bas.

— Tu trouves ça étrange ?

— Oui.

— Tu es peut-être différent de nous. Pourquoi tout le monde devrait être comme toi ?

— Jusqu'à aujourd'hui, je n'avais jamais vu un exemple comme le vôtre.

— Je n'en suis pas certain. Ce lézard... Comment s'appelle-t-il, déjà ?

— Bill.

— Il est passé d'un monde à l'autre. Du Pays des

Merveilles au monde d'Hoffmann.

— Oui, mais pas grâce à un avatar. Ça ressemblait plus à un voyage classique dans le même univers.

— Selon toi, il existerait une différence fondamentale entre le voyage au cœur d'un même monde et celui entre les mondes ?

— S'il est aussi facile de voyager entre les mondes que de passer de l'un à l'autre, vous ne croyez pas qu'on devrait le considérer comme un seul monde ?

— Ton raisonnement paraît juste, mais ne faut-il pas remplir certaines conditions pour franchir la frontière ? Prenons un exemple. Comme une fusée lunaire est un milieu presque identique à la Terre, les humains peuvent aller sur la lune ou dans une station spatiale en ayant les mêmes ressentis physiques que lors d'un voyage terrestre. Ne peut-on pas dire alors, si on considère cela comme étant un même ensemble, que l'on est allé dans un autre monde avec nos moyens de transport habituels ?

— Vous voulez dire que vous êtes passé du monde d'Hoffmann à la Terre de la même manière que Bill a voyagé du Pays des Merveilles au monde d'Hoffmann ?

— Non, c'est un peu différent. Nos corps ne voyagent pas d'un univers à l'autre. Un lien nous rattache.

— Vous n'êtes pas Drosselmeier, mais son avatar ?

— Je ne vois pas l'intérêt de nous séparer.

— Les deux Drosselmeier seraient parfaitement identiques ?

— Pour Klara et moi, l'étrangeté tient du fait que Bill et toi, vous ne vous ressembliez pas.

— C'est parce qu'au Pays des Merveilles, les personnages loufoques sont nombreux.

— On en voit aussi dans le monde d'Hoffmann, exceptionnellement. Il ressemble beaucoup à la Terre. Cela expliquerait que les gens avec une forte ressemblance physique soient liés. On peut en conclure que la particularité du monde d'Hoffmann, c'est que la vraie personne et son

avatar ont la même identité. Enfin, ce n'est qu'une hypothèse.

— Pour le moment, il faut nous en contenter.

— Peut-on passer aux choses sérieuses ? s'impacienta Klara.

— Vous avez parlé d'une expérience, rappela Imori.

— C'était un subterfuge pour rassurer Stahlbaum, répondit Drosselmeier.

— Vous n'avez pas besoin de le duper, il vous suffit de trafiquer son cerveau, non ?

— Le cerveau est un organe très délicat. Il faut le manipuler sans ajouter de contraintes, dans la mesure du possible. C'est-à-dire lui donner dès le départ une histoire facile à accepter.

— Et quelle est la vérité ?

— Klara, sors-la, ordonna Drosselmeier.

Elle acquiesça et sortit une enveloppe décachetée.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Lis.

Imori sortit une feuille de l'enveloppe. Des idéogrammes avaient été découpés dans un journal ou un magazine pour former un message. Si l'expéditeur n'avait pas imprimé la lettre, c'était sûrement pour qu'il soit impossible de retrouver l'origine de l'imprimante.

À l'attention de Klara Roten

Bonjour,

Comment vas-tu ? Moi, je n'en peux plus. Tu dois te demander pourquoi. Tout est ta faute ! Tu as trahi ma confiance. Tu n'en as même pas conscience. Tu ne connais sans doute pas mon nom. Moi, je ne t'ai jamais oubliée. Ton nom me donne envie de vomir. Tous les jours j'imprime ta photo, je la déchire en pièces, je la brûle et la jette dans les toilettes. Je veux ta mort, et vite. Ne voudrais-tu pas me faire ce plaisir ? Mais tu ne feras pas ça pour moi. Je vais devoir me salir les mains. Je te tuerais de la manière la plus douloureuse qui soit.

Ça n'égalera pas la souffrance que j'ai vécue. Mais je te donne une chance. Suicide-toi pour t'éviter une mort cruelle. C'est ta seule alternative.

Bien à toi,

Une connaissance proche

— C'est une mauvaise blague, non ? dit Imori.

— Qu'est-ce qui te met sur cette piste ? demanda Drosselmeier.

— Ça ne mérite pas un meurtre. Cette lettre en est la preuve. Une analyse scientifique vous donnera sûrement des empreintes... Sauf que je l'ai touchée à mains nues.

— Ce n'est pas grave.

— Si, ça l'est. Si elle tombe entre les mains de la police, ils trouveront mes empreintes et mon ADN !

— Je n'ai pas l'intention de la remettre à la police, dit Drosselmeier.

— Pourquoi ? Même si c'est une plaisanterie, ça reste des menaces. Klara, qu'en penses-tu ?

— Ce n'est pas une mauvaise blague car on a essayé de me tuer plusieurs fois.

— Tu as été renversée cinq fois par une voiture.

— Oui, et la cinquième fois, c'était juste après avoir reçu cette lettre. Une voiture garée en pente a démarré brusquement et m'a foncé dessus.

— Tu penses que le coupable est celui qui a écrit cette lettre ?

Elle hocha la tête.

— Alors il faut contacter la police sans attendre.

— C'est inutile, Imori, dit Drosselmeier.

— Au contraire ! Ils découvriront des preuves en enquêtant sur la voiture, j'en suis sûr !

— Tu paries ? Ils ne trouveront rien.

— Comment pouvez-vous l'affirmer ?

— Parce que le coupable n'est pas sur Terre. Son avatar est peut-être ici, mais le crime a eu lieu dans le monde

d'Hoffmann.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— J'ai reçu exactement la même lettre chez moi dans le monde d'Hoffmann, annonça Klara.

— Le coupable connaîtrait le lien entre les mondes ?

— Ce n'est pas difficile quand on est observateur. Comme nous, comme toi. Nous avons fait des recherches, et en vérité, si quelqu'un meurt là-bas, son avatar meurt aussi ici. Sans exception.

— Le coupable est au courant ? demanda Imori.

Drosselmeier acquiesça.

— Quel monde est plus avantageux pour lui, la Terre où les enquêtes scientifiques sont courantes, ou le monde d'Hoffmann, où la magie est encore très répandue ? Je n'ai pas besoin de te faire un dessin !

— Klara, qu'est-ce qui t'est arrivé là-bas ? demanda Imori.

— J'ai été attaquée par une souris. Elle s'est subitement jetée sur moi et a essayé de me mordre. En voulant l'éviter, je me suis cognée contre un placard et je me suis blessée.

— La souris, qu'est-elle devenue ?

— Elle est morte. Tout le monde savait qu'elle avait attaqué Clara, alors le roi des souris à sept têtes l'a condamnée à mort.

— Pourquoi ? Son interrogatoire aurait permis d'obtenir des informations.

— Impossible de juger ou d'enquêter sur un crime commis par une souris. Les souris sont jugées par les souris. En plus, elles ne mènent ni enquête ni procès dignes de ce nom. Elles condamnent simplement le suspect à être dévoré.

— Pourquoi faire une chose aussi horrible ?

— Je n'en sais rien, dit Drosselmeier en haussant les épaules. Peut-être parce que ce sont des souris. Après tout, les bêtes ne savent pas se contrôler... Et je ne dis pas ça par mépris pour ton avatar !

Malgré ces mots, le regard dédaigneux de Drosselmeier trahissait sa pensée.

Peu importe. Bill est stupide, c'est un fait.

— Clara dans le monde d'Hoffmann et Klara sur Terre sont toutes les deux en danger. Le crime a sans doute eu lieu dans le monde d'Hoffmann, mais le meurtrier pourrait aussi être entré en contact avec Klara sur Terre. Ne crois-tu pas qu'il serait plus efficace d'enquêter en parallèle dans les deux mondes ? proposa Drosselmeier.

— Sûrement. Mais ce sera compliqué. Il faudrait trouver des personnes de confiance et partager les informations entre les deux mondes.

— Nous avons longuement réfléchi à ce sujet. En définitive, nous nous étions résignés à mener l'enquête Klara et moi, puisque nous n'avions pas d'autre choix.

— Ce n'est pas rassurant, fit Imori.

— C'est à ce moment-là que nous t'avons rencontré.

— Enfin, Bill, plutôt.

— Ce qui lui est arrivé est très singulier, mais nous y réfléchirons plus tard. Dans l'immédiat, aide-nous à résoudre cette enquête au plus vite.

— Je ne saisis pas trop... Vous êtes en train de me dire de m'en charger tout seul ?

— Tu comprends très bien.

— Non. Je ne suis qu'un post-doctorant. Avec quels moyens pourrais-je enquêter ?

— Ici, l'investigation de la police suffira, car le crime ne devrait pas se produire sur Terre. Le gros de ta recherche aura lieu dans le monde d'Hoffmann.

— Mais alors, c'est Bill qui s'en chargera !

— Précisément, dit Drosselmeier.

— Un lézard n'a aucune influence. Pas plus qu'un post-doctorant.

— Dans le monde d'Hoffmann, je suis juge à la haute cour de justice. J'ai déjà pris des dispositions pour nommer Bill enquêteur.

— C'est insensé !

— Mais c'est la seule solution.

— Et si je refuse ?

— Libre à toi.

— Bill en a le droit, lui aussi.

— Tout à fait. J'ai du mal à concevoir qu'un lézard soit libre, mais pourquoi pas.

— Je refuse.

— Alors tu laisses mourir la pauvre Klara. Et Clara.

— Je ne suis pas d'accord. D'autant que vous allez faire ce qui est en votre pouvoir, non ?

— Il y a une limite à ce que je peux effectuer seul.

— Ça doit suffire. Là-bas, vous êtes juge et ici, professeur.

— Comment un professeur pourrait-il interférer dans enquête criminelle ? Et sur Terre, il n'existe aucune preuve qu'un crime ait été commis. Dans le monde d'Hoffmann, où une recherche scientifique est impossible, je peux seulement retrouver des personnes présentes dans les deux mondes et les charger de l'enquête. Si tu ne nous aides pas, l'avenir de Clara et de Klara est désespéré.

— Ce sont des menaces ?

— Pas du tout. Je dis les choses telles qu'elles sont.

Imori observa Klara.

Elle ne prononçait pas un mot, mais son regard suppliant parlait pour elle.

Le pire, c'est qu'elle a besoin de mon aide.

Je peux facilement refuser. Mais s'il lui arrive quoi que ce soit, est-ce que je me le pardonnerais ? Sauf que lui prêter main forte ne signifie pas qu'elle sera totalement en sécurité.

Mais suis-je capable de l'abandonner à son sort ?

— D'accord, accepta Imori après une hésitation. Je mènerai l'enquête sur Terre.

— Et dans le monde d'Hoffmann ?

— Voyez ça avec Bill.

— Bill, c'est toi.

— Ce n'est pas mon avis. On partage les mêmes souvenirs mais la conscience qu'on a de nous-mêmes est différente.

— Très bien. Je lui demanderai directement.

— J'ai une autre condition.

— Quoi encore ?

— Je veux que vous recommandiez quelqu'un qui soit apte à le conseiller.

— Toi, non ? Vu que vous n'êtes pas la même personne.

— On ne peut pas se parler de vive voix.

— C'est entendu. Je choisirai quelqu'un dans le monde d'Hoffmann... As-tu ce qu'il te faut pour commencer ?

— Oui. Même si j'ai l'impression que vous me menez en bateau.

— Aucunement. Tu as fait ton choix en toute liberté de conscience.

— Merci beaucoup, dit Klara en lui tendant la main.

— L'affaire n'est pas encore résolue. Tu me remercieras plus tard, dit Imori en lui serrant la main. Commençons par les circonstances de l'accident. Klara, tu veux bien m'expliquer en détails ce qui s'est passé ?

— Rien d'important.

— C'est à moi d'en juger. Raconte-moi ton accident.

— Pas sûr qu'il y ait un intérêt à enquêter dans ce monde-là ! ricana Drosselmeier.

— Peut-être, mais je ne peux rien faire d'autre pour le moment, dit Imori en le dévisageant. Klara, raconte-moi, s'il te plaît.

— Il y a une semaine, j'avais prévu d'aller déjeuner avec une amie et je l'attendais au point de rendez-vous.

— Où, précisément ?

— Dans le quartier d'Aoba, bloc 5.

— Excuse-moi, dit Imori en sortant son téléphone portable pour afficher un plan. C'est près d'ici. En effet, la pente est raide.

— J'étais à l'ombre d'un arbre, dans la descente.

— Que faisais-tu ?

— C'est important ?

— Je n'en sais rien. Si tu as oublié, ce n'est pas grave. Tu devais être sur ton portable.

— Non, je m'en souviens bien. Je lisais un livre.

— Lequel ?

— *Alice au Pays des Merveilles*.

— Quoi !? s'exclama Imori.

— *Alice au Pays des Merveilles*.

Imori fut pris d'un vertige.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es en sueur, s'inquiéta Klara.

— Désolé. Je ne comprends pas le titre.

— Comment est-ce possible ?

— Tu dis un mot en particulier ou le titre d'un livre ? C'est dans une langue étrangère ? dit Imori en s'épongeant le front.

— Non. C'est *Alice au Pays des Merveilles*. Des mots simples.

— Je vois que tu prononces quelque chose mais je ne comprends pas le sens.

— Très intéressant, fit Drosselmeier. On dirait que quelque chose empêche Imori de reconnaître ce titre. C'est un phénomène mystérieux sûrement lié au fait que Bill appartienne au Pays des Merveilles. Mais pour le moment, concentrons-nous sur l'affaire.

— Entendu.

Il le faut. J'ai l'impression que si je me penche sur ce problème, je vais devenir fou.

— Tu avais repéré une voiture à l'arrêt ?

— J'ai dû la voir du coin de l'œil. Mais c'est banal, alors ça ne m'a pas plus marquée.

— Je m'en doute. Ensuite, tu l'as vue démarrer ?

— Non. J'étais absorbée dans ma lecture. Tout d'un coup, j'ai entendu du bruit et quand j'ai levé la tête, la voiture venait droit sur moi.

— Tu as essayé de l'éviter ?

— Ça ne m'est pas venu à l'esprit. J'ai eu besoin d'un

petit temps pour comprendre ce qui se passait. Et quand j'ai compris, la voiture était à moins d'un mètre de moi. J'ai voulu m'enfuir, mais je n'ai pas réussi et le capot de la voiture m'a heurtée à la hanche. J'ai été projetée sur la route à deux mètres de là. La voiture a continué sa course et a percuté un camion benne arrêté au croisement. Tout a pris feu.

— Ça explique ta blessure à la hanche et le fauteuil roulant, dit Imori en prenant des notes. Tu sais pourquoi la voiture a démarré ?

— Je pense que c'était la souris.

— Ça, c'est dans le monde d'Hoffmann.

— Non. Je suis sûre que c'était elle, ici aussi. Le cadavre d'une souris a été retrouvé dans la voiture. Des fils et des pièces auraient été rongés en plusieurs endroits, ce qui a dû créer un court-circuit. Peut-être que les freins ne fonctionnaient plus.

— Tu ne connais pas la cause précise ?

— Non. La voiture était gravement endommagée et totalement calcinée, l'analyse sera difficile et chronophage.

— Est-il possible que cette souris soit l'avatar de celle qui a attaqué Clara dans le monde d'Hoffmann ?

— Oui, c'est la même.

— Intéressant. Car dans mon cas, Bill et moi sommes un lézard et un humain.

— Klara et moi sommes tous deux humains, dit Drosselmeier. Que des souris soient liées est cohérent.

— Ça m'intrigue quand même. Était-elle déjà morte au moment de l'accident, ou juste après ?

— Qu'est-ce que ça change ?

— La souris coupable dans l'autre monde n'est pas morte immédiatement après l'accident, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est arrivé une heure plus tard.

— Savez-vous pourquoi ça s'est déroulé dans cet ordre ?

— Il y a peut-être toujours un décalage. Je n'ai pas fait de

recherches poussées sur le passage du temps. D'autant qu'il est difficile de l'analyser dans les deux mondes à la fois.

— Je vois. Maintenant que vous le dites, c'est logique.

— On peut aussi imaginer que la souris ait été impliquée dans l'accident contre sa volonté, dit Klara.

— Si oui, le vrai coupable est mort ailleurs.

— C'est possible, dit Drosselmeier. Alors, y a-t-il un sens à découvrir son avatar ?

— Je l'ignore, lança Imori en refermant son carnet. En tout cas, on ne peut rien faire de plus ici. Il va falloir laisser la suite à Bill.

Klara pâlit.

Peut-être était-ce une fausse impression, mais Drosselmeier semblait satisfait.